

Women In Motion Podcast

Edith Dekyndt

Edith DEKYNDT

Pour moi, il n'y a même pas de hiérarchie de l'objet, il y a une subjectivation de tous les éléments, de la matière, de tous les objets. Pour moi tout est vivant.

Géraldine SARRATIA

Des femmes qui nettoient des statues, un homme qui balaie de la poussière, des tissus enterrés de longues années avant d'être exposés... Voilà quelques-unes des œuvres mouvantes, souvent éphémères, de notre invitée : l'artiste belge Edith Dekyndt.

Je suis Géraldine Sarratia et vous écoutez Women In Motion, le podcast de Kering.

Depuis 2015 Kering a en effet créé ce programme, Women In Motion, qui vise à mettre en lumière les femmes dans les arts et la culture.

L'air, l'eau, la lumière, l'univers domestique. L'œuvre d'Edith Dekyndt est tout entière un dialogue avec le vivant, une façon d'expérimenter les liens qui se tissent entre l'humain et l'animal, entre l'homme et les objets qui l'entourent. Mais ce questionnement ne se situe jamais dans un rapport de domination et s'inscrit, au contraire, dans une profonde égalité.

Qu'elle conçoive des installations ou des performances, Edith Dekyndt pense chacune de ses expositions en relation étroite avec le territoire qu'elle investit - son histoire, son architecture, sa situation. Ce mois-ci, à l'occasion des journées du Patrimoine et à l'invitation de la Collection Pinault, avec qui elle collabore depuis une quinzaine d'années, Edith Dekyndt investit la chapelle de Laennec, cet ancien hôpital situé dans le 7ème arrondissement de Paris devenu le siège du groupe Kering et de la Maison Balenciaga.

Mais avant qu'elle nous raconte comment elle a imaginé cette exposition, écoutons la revenir à ses débuts et à l'origine de sa vocation artistique...

Edith DEKYNDT

Je crois que j'ai commencé comme tout le monde, à trois, quatre, cinq ans. La différence avec la plupart des gens, c'est que je ne me suis pas arrêté. J'ai grandi dans un village, mais quand même assez au courant, par les revues, la lecture, de ce qui se passait dans le monde. J'ai grandi dans les années 60, donc les années radio, télévision. On était dans cette recherche du lendemain et cette espèce d'espoir. Et c'est vrai que j'avais la chance d'avoir chez ma grand-mère un jardin à moi, une partie jardin à moi, où j'ai fait plein d'expériences.

Géraldine SARRATIA

C'était en Belgique.

Edith DEKYNDT

À l'époque, c'était la Flandre-Occidentale. Maintenant, c'est le Hainaut. Pas très très loin de la côte. J'ai grandi entre ces constructions de jardin, les constructions de cabanes faites avec des branchages à la plage, énormément, énormément. Et énormément aussi de couture parce que ma mère cousait, ma grand-mère cousait et donc j'ai toujours été entre le textile et l'architecture. Je dessinais tout le temps, je construisais... J'ai eu plein de Barbies parce que c'était d'époque et je leur faisais des vêtements. Je les mettais en scène dans des espèces d'installations. Et ça s'est jamais arrêté, en fait, jamais arrêté. Je me projetais pas nécessairement toute petite, mais à six ans, j'ai quand même demandé pour mon anniversaire un livre sur les impressionnistes. Donc voilà, j'ai très, très vite été encouragée. Et ce qui est assez singulier, je dois dire, par rapport à mon époque, j'étais encouragée à créer et de toute façon sans avoir besoin d'être encouragée, ça faisait partie de ma nature.

Géraldine SARRATIA

Et après est-ce que l'identification à une femme artiste, c'est-à-dire "Je vais devenir artiste", est-ce que c'est quelque chose qui a été compliqué pour vous ou pas ?

Edith DEKYNDT

En fait, je me suis jamais dit “Je suis une femme artiste” à part depuis quelques années, mais je ne m'étais jamais dit “Tiens, je suis artiste femme”. Je me suis toujours dit “Voilà, je suis une femme qui est une maman”. Mais ça, j'ai été très jeune maman, mais ça m'a nourrie plutôt que handicapée. Le fait de m'occuper d'enfants, de mes enfants, de mes filles, ça m'a rapproché du domestique. Mais en fait, je ne me suis jamais beaucoup éloignée des arts domestiques entre guillemets, donc la couture, la cuisine, le soin, toutes ces choses-là. Je crois que ce qui aurait pu me handicaper, c'est-à-dire être née dans un milieu où il n'y avait pas nécessairement des créateurs ou d'exemples créatifs, alors qu'il y avait quand même énormément de création, ou le fait d'être une femme, je n'ai jamais vu ça comme des handicaps, mais comme des richesses, au contraire.

Géraldine SARRATIA

En parlant de femmes, il y en a une de femme qui a été, ou peut-être même plusieurs, mais qui a été importante, qui vous a fascinée. Lorsque vous aviez une vingtaine d'années je crois, ou 20 ans, vous êtes allée à Amsterdam. Vous avez vu des peintures de Vermeer. Et il y a cette peinture de La femme en bleu lisant une lettre, je crois, qui a été vraiment un choc ? Vous dites...

Edith DEKYNDT

Ça a été un choc. Disons que je connaissais Vermeer par les calendriers de La Poste ou... J'avais pas vu, j'avais jamais vu les peintures. Et quand j'ai vu pour la première fois les Vermeer à Amsterdam, ça a été vraiment un choc. À la fois de voir la différence entre une peinture vue en vrai et sa reproduction. Tout à coup, sentir une intimité complète avec cette personne - c'était La femme à la lettre, en effet, avec cette personne dans ce lieu, on a l'impression qu'elle bougeait, qu'elle lisait, on a l'impression de sentir le parfum... Enfin, c'était quelque chose de très puissant. J'ai eu tellement d'émotions que j'en ai pleuré. Ça, ça a été vraiment un grand, grand... Une grande découverte artistique. Vermeer, c'est une peinture moléculaire. On sent les éléments de tissus, de lumières, de fenêtres. Tous les éléments bougent, tous les objets bougent de la même manière. C'est vraiment de la peinture. Il connaissait Spinoza, donc il y a aussi ça dans Spinoza. Et donc tout ça m'a énormément nourri dans le travail. Et puis en fait après, pendant mes études, j'étais quand même vraiment fascinée par la physique, la chimie. Je crois que j'ai eu de très bons profs de physique et chimie aussi, parce que ça n'est pas toujours évident. On avait la chance d'avoir de très beaux labos, on faisait vraiment les choses en laboratoire. Et puis j'ai intégré l'école des Beaux-Arts et là, j'ai fait une formation de gravure un peu par défaut. Ce n'était pas du tout quelque chose qui m'attirait et c'est vraiment là où j'ai compris... Bon, j'avais une facilité à reproduire ce que je voyais, qui était instinctive donc ça m'intéressait très peu de recopier les choses. Donc j'ai jamais fait... J'ai fait

aucune gravure qui représentait quelque chose. Mais par contre, ce qui m'a fasciné dans la gravure, c'est justement toute la chimie et la physique et le rapport à l'eau, au gras. Et puis après, quand on doit imprimer des plaques de gravure, il y a tout le procédé, le type de plaque... On y met du sucre, quelquefois, on y met de l'encre... Tous ces rituels presque cléricaux quelque part, moi, m'intéressaient plus que le fait de reproduire, et j'étais plus intéressée, très vite, en fait... Durant mes dernières années, il y avait toute une partie de l'école qui était abandonnée, qui n'était pas utilisée. Et donc là, pendant toute l'année, je faisais déjà des installations où le soleil était présent, où la lumière était présente. Je faisais des choses sur les vitres, je faisais des choses en bois que je mettais au sol. Donc il y avait déjà cette idée d'installation avant, quelque part, que l'installation soit devenue quelque chose de tout à fait convenu dans l'art. Je suis d'une génération qui a été très influencée par l'Arte Povera et l'art minimal. Alors c'est vrai qu'on sent un peu les deux dans ce que je fais, je crois. Il y a quelque chose de minimal dans les formes. Les formes sont simples, relativement géométriques. Les matériaux sont plus du côté de l'Arte Povera. Et par exemple, le minimalisme : je trouve qu'on a quand même beaucoup oublié qu'au départ, le minimalisme, c'est le fait de rejeter la société de consommation. C'est vraiment revenir à des objets très simples, très rudimentaires. On oublie que ces mouvements sont des mouvements qui étaient déjà, quelque part, écologiques ou radicaux dans leur manière de réagir, parce qu'ils ont été tellement récupérés par un tas de choses qu'on a oublié les fondements de l'Arte Povera et de l'art minimal et même du Land Art quelque part. Le Land Art est devenu une manière de faire des jardins alors qu'au départ c'est une vraie réaction radicale au White Cube, et au fait de sortir du White Cube. Au refus du concept moderniste, par exemple, d'exposition transportable. Et moi j'ai jamais pu faire une expo en disant "Oui, elle va se déplacer et être la même" parce que l'art a toujours à voir avec le lieu où il a été fait pour moi.

Géraldine SARRATIA

Précisément. Vos expositions, elles se construisent, elles se tissent en rapport avec le territoire que vous investissez. Je pense à celle que vous avez faite en Martinique, sur les traces d'Edouard Glissant, en Belgique... Et là, pour qu'on comprenne votre travail, peut-être de manière un peu concrète, il y a cette exposition que vous avez conçue à l'occasion des Journées du Patrimoine à Laennec. Donc Laennec c'est cet ancien hôpital, rue de Sèvres, dans le septième. Est-ce que vous pouvez m'expliquer quel a été le point de départ, comment vous avez travaillé et à quoi ça ressemble pour le visiteur qui arrive ?

Edith DEKYNDT

La première approche que j'ai eue, c'est sans hésiter, Emma Lavigne qui m'a parlé de ce lieu, qui était un lieu d'hôpital pour les incurables. Et donc, c'est vrai que dans certaines propositions que j'ai faites il y en a quelques-unes où le fait de nettoyer, de soigner, de salir, de faire des gestes quotidiens, mais qui sont du côté du soin ou du domestique, encore une fois, vont être présents dans cet espace. Et puis après j'ai vu le lieu, et en fait, j'ai vraiment besoin de déambuler dans un lieu, de le voir à différents moments de la journée, différents climats, différentes températures. Tous les lieux de culte, en quelque sorte, ont à voir avec la position de la terre, les éléments, le ciel, la lune. Tous les éléments de culte importants, que j'ai pu visiter dans le monde, sont directement connectés à l'eau de-là, au ici et au là-bas. Donc, on sait d'avance qu'une chapelle est reliée quelque part à quelque chose qui a trait à l'astrologie, à la direction du Soleil. Et donc Laennec, c'est vraiment un vaisseau, un assez grand vaisseau, mais je trouve que les églises ont souvent à voir avec les bateaux. Et pour moi c'est un peu un bateau. Et donc il y a eu toute une approche d'abord de concentration dans le lieu, des directions de la lumière, des directions du temps, de la matérialité. Donc, le sol est fait de tomettes rougeâtres et de pierres de France, très blanches, très calcaires. Donc tout ça, c'est intervenu. En fait, je n'avais pas vraiment une idée au départ de la pièce centrale que je voulais y placer. Et puis est arrivée la guerre en Ukraine et j'avais fait une pièce il y a deux ans, à Riga, qui était très en relation avec l'histoire des pays baltes et notamment de l'occupation russe dans les pays baltes. Et j'ai très vite appris que la Biennale n'aurait pas lieu cette année à cause de la guerre. Donc ils ont fait du lieu de la Biennale un centre de secours. Donc j'ai trouvé ça tellement beau que je me suis dit "Je vais montrer cette pièce qui était destinée à l'époque à Riga". Je me suis dit "Je vais la placer ici" parce que c'est une pièce qui consiste en des vivariums qu'on a récupérés dans l'ancien... Fin dans le tout petit zoo de Riga qui a été construit par les Soviétiques. Donc ce sont des vivariums et des aquariums. On voit encore les traces du passage des animaux. Il y a quelquefois même encore les noms latins des animaux, et donc il y a cette notion de vide. Le vide, c'est très important pour moi. Une architecture, par exemple, elle se définit avant tout par le vide qu'elle crée et donc la notion d'habitable vide, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, beaucoup. Donc on a affaire à une espèce de procession en entrant dans la chapelle, de ces vivariums vides qui sont un peu, tout compte fait, une espèce d'Arche de Noé vide. Et au milieu de tout ça, il y a une personne qui va manipuler quelque chose qui se fait que dans les pays baltes, ce sont des fruits saumurés, des pommes qui doivent d'ailleurs arriver de Riga. Et donc cette personne va juste prendre une à une les pommes et les déplacer pour créer un tas de pommes qui va se déplacer d'aquarium en aquarium. Donc c'est une gestuelle. On ne sait pas très bien si elle les frotte, si elle les soigne, si elle les... Voilà. Elle va faire ce geste et se déplacer très très très lentement dans quelque chose de très Vermeerien en fait, dans sa présence. (Rires) Et donc, voilà l'œuvre

principale qui sera vue par les visiteurs, c'est celle-là. À côté de cette pièce-là, il va y avoir une très grande pièce qui est une vitre brisée, qui a été recousue, rebrodée sur un tissu. Alors ça, c'est un geste de colère que j'ai eu il y a une année, il y a un an. Et voilà, j'ai brisé des vitres. Et puis je me suis dit "Tu les a brisées, remets-les...Recolle, faut remettre en place, raccomoder, remembrer". Donc très proche de l'hôpital. En face, il y a deux pièces qui appartiennent à la collection. L'une est une peau de mouton agrafée, transpercée d'agrafes. Donc voilà, par rapport à l'agneau mystique, par rapport à tout ça, ça a un sens. À côté, il y a un objet transparent qui est très proche de certains aquariums. Un peu plus loin, ça c'est une pièce à laquelle je tenais beaucoup, qui est une pièce que je n'avais jamais réalisée. Même si j'ai beaucoup chipoté... J'ai fait beaucoup de pièces dans des congélateurs et des frigos. Beaucoup, beaucoup. Mais là, celle-ci voilà, c'est un congélateur où on voit directement ce qui se passe dans le congélateur. C'est un tissu qui a été humidifié et qui est congelé. Donc il y a vraiment un rapport au... En fait, il y a cette idée de l'hôpital et des corps. Mais on ne voit pas de corps, à part la danseuse, mais qui n'est pas un corps malade. C'est quelqu'un plutôt qui déambule. Pour moi c'est une espèce de fantôme qui se promène. Et puis une autre pièce de l'autre côté, qui est une série de pièces que j'avais commencée au Mexique et c'est une pièce de tissu transpercée de clous. Au Mexique, il y a beaucoup de représentations de statues en bois avec des épines, mais des épines... En fait, tout est représenté et sculpté, sauf les couronnes d'épines qu'on remet sur les statues. Donc, voilà, c'est né au Mexique ces pièces-là, et je crois que c'est pas par hasard.

Géraldine SARRATIA

On retrouve beaucoup d'éléments de votre univers, des expositions précédentes, des rappels, même si ce n'est pas exactement les mêmes pièces. Mais juste pour revenir sur cette figure de femme qui déambule, qui parfois prend soin. Vous avez fait aussi des femmes qui prenaient soin de statues par le passé, et là, elle a des pommes. Cette idée de la femme qui prend soin ou qui répare ou qui... C'est quelque chose qui est important dans votre travail. Ce sont des gestes qui sont...

Edith DEKYNDT

Ces gestes sont quand même très beaux en fait. Vraiment, les gestes du nettoyage du linge sont incroyables. Il y a un vrai plaisir quand on fait ça. Bon, c'est pas très drôle de mettre du linge dans un séchoir, mais je me souviens quand moi-même j'ai habité à la campagne ou quand j'allais chez ma grand-mère et qu'on mettait le linge dehors. C'est, c'est un moment sublime, il y a les odeurs, il y a le vent, il y a tout ce qui se passe dans ce linge, le fait que ça sèche fin... La couleur que ça

prend en fonction de si on a mis du bleu dans... Puis après il y a tout le rite du repassage... Pour moi, ce sont des rites en fait. Et le nettoyage c'est vrai que c'est dévalorisé alors qu'il y a quelque chose de tellement... Qui génère un tel plaisir. J'adore, j'adore le propre. Même si je fais des pièces qui sont quelquefois très sales. Mais il y a ce rapport aussi attraction/répulsion, c'est vrai que j'ai cherché des choses dans les poubelles. J'ai fait plein de pièces avec de la poussière que j'allais chercher dans les aspirateurs des musées. Mais je trouve que les rituels sont tellement beaux, on les a dévalorisés, mais je crois que tout a été dévalorisé par le temps, par le fait de ne pas prendre le temps de faire les choses. Ce sont tous des rythmes qui ont énormément changé, et peut-être trop vite pour nous. On n'a pas eu le temps de réagir, en fait.

Géraldine SARRATIA

J'aimerais que vous parliez un peu : dans votre travail, le rapport à la nature, à l'animal, la relation entre l'humain et l'animal, justement sans hiérarchie. Ça a toujours été quelque chose de très important. Vous avez développé depuis des années un rapport, comment dire, très juste, finalement, de l'humain et de la nature. Aujourd'hui, ça paraît des choses qui vont de soi même si on est dans une crise. Mais en tout cas, cette pensée, elle commence à être totalement admise. Est-ce que vous pouvez m'expliquer un petit peu ? Parce que dans votre travail, on a l'impression que c'est une relation plus que... Il n'y a surtout pas de principe de domination.

Edith DEKYNDT

Il n'y a pas de principe de domination. Je dirais que c'est peut-être parce que je ne suis pas du tout dans la perspective du projet. Il y a autant de manières de travailler qu'il y a d'artistes. Mais il y a des artistes, par exemple, qui travaillent dans une idée de projection. C'est-à-dire, ils préparent les choses, pratiquement au millimètre près. Moi, il y a une partie où je détermine les choses, mais je vais plutôt suivre un objet, une matière, un phénomène météorologique, l'observer, et c'est lui qui va guider la réalisation des choses. Ou c'est le geste qui va faire en sorte que les choses ont évolué de telle et telle manière. Donc c'est très, très difficile, à projeter. C'est plutôt un suivi d'accompagnement des choses et les choses vont apparaître du fait que je mets, par exemple, deux choses ensemble, deux éléments ensemble, et c'est eux qui vont décider. Quelquefois je dis "C'est presque du spectacle vivant", parce qu'en même temps c'est les objets, quels qu'ils soient, qu'ils soient... Les animaux, c'est rare. J'ai travaillé très peu avec des animaux. Même s'il y a un rapport d'observation. Par contre, je m'intéresse à leur peau, aux organes, à leur rythme, à leur manière de vivre en fait. Mais c'est vrai que je peux voir du vivant dans tous les objets. Pour moi, il n'y a même pas de hiérarchie de l'objet. Il y a une subjectivation de tous les éléments de la matière, de tous les

objets, voire même des éléments techniques. Parce que je pense que même les éléments... Les objets techniques ont un comportement, ont une psychologie. Moi je suis persuadée que la manière dont on s'occupe, par exemple, de son ordinateur portable à des répercussions sur l'ordinateur portable. Donc ça va jusqu'à là. Donc ça ne se réduit pas du tout au vivant animal, c'est dans tout en fait, je crois qu'il y a... Je sens la vie dans tous les objets. Vraiment. Pour moi, tout, tout est vivant.

Géraldine SARRATIA

Donc tout votre travail, c'est une rencontre avec le vivant.

Edith DEKYNDT

Avec le vivant, avec les éléments à la fois de l'architecture, des matières... Même les dessins, en fait, c'est la rencontre avec un médium, que ce soit du bic, du crayon, du graphite, etc. C'est toujours, toujours, comme ça en fait.

Géraldine SARRATIA

Justement, l'époque dans laquelle on vit, où il y a une crise du vivant, de la nature, du climat. Est-ce que ça a modifié quelque chose dans votre façon d'envisager votre travail ?

Edith DEKYNDT

Je pense que ça a changé, pas la manière dont moi je voyais le travail, mais la manière dont les autres regardent le travail. Parce que, comme je suis dans... J'ai été pour des raisons économiques et puis après, par choix, toujours dans l'économie de moyens. Dans ma vie quotidienne, j'ai toujours eu une vraie conscience écologique. Parce que voilà, j'ai grandi à la campagne et on récupérait tout. Donc la notion de poubelle est apparue dans ma vie bien après. Et je crois qu'on a été débordé, donc je trouve que c'est très difficile. Fin... C'est un sujet très complexe parce que ça nous dépasse. En tant que citoyenne, j'ai toujours fait attention, mais je ne dirais pas que c'est du militantisme. J'ai jamais changé ma manière de travailler par rapport à ça. Le regard des autres a changé.

Géraldine SARRATIA

Quel conseil vous donneriez à une jeune femme, ou un jeune, qui voudrait devenir artiste aujourd'hui ?

Edith DEKYNDT

De travailler.

Géraldine SARRATIA

C'est tout ?

Edith DEKYNDT

Mais oui, je crois qu'il faut travailler, quoi qu'il arrive. Moi, il m'a fallu des années pour avoir une galerie. J'ai eu une galerie à 47 ans. (Rires)

Géraldine SARRATIA

Effectivement, votre travail a été montré assez tardivement.

Edith DEKYNDT

Tard. Tardivement. Mais je crois que c'est parce qu'en fait, je ne suis pas quelqu'un qui fréquente le milieu de l'art. Donc je n'ai jamais couru les vernissages et tout ça. Je pense que ça a dû desservir mon travail. Je crois que le travail est assez atypique. Certains de mes galeristes m'ont dit "C'est un travail atypique, il y a tellement différentes manières de le lire" parce que toutes les pièces qui sont par exemple, là, Laennec, dans un milieu liturgique, elles ont du sens. Si on les met dans une ancienne usine, elles prendront un autre sens. Donc un de mes galeristes m'a dit un jour "Il y a beaucoup de galeries qui sont intéressées par ton travail, mais c'est tellement difficile à saisir. Il faut s'y plonger parce qu'il y a tellement de couches de sens qu'on peut découvrir chaque... Chaque visiteur, chaque regardeur, peut voir vraiment autre chose dans chacune des pièces. Et donc, c'est difficile à cerner". Je crois que les gens aiment bien les choses qu'ils reconnaissent. Et c'est vrai que j'ai été difficile à cerner. Je crois que là ils commencent un petit peu à me cerner, mais et encore, je vais peut-être m'échapper. Moi, j'ai jamais pu m'empêcher de travailler, même si j'ai mis des milliers de choses à la poubelle hein, quand je suis... Oui, des milliers de dessins. J'ai mis des choses, des choses, à la poubelle parce que j'étais envahie. Mais je ne me suis jamais arrêté de faire. Jamais. Et même quand j'ai accouché à la maternité, je dessinais. Donc je dis qu'il faut travailler. Et oui, il y a des gens qui réussissent à cause d'autres choses, je ne sais pas. Je ne sais pas à quoi ça tient, c'est complexe.

Géraldine SARRATIA

Travailler.

Edith DEKYNDT

Il faut travailler.

Géraldine SARRATIA

C'est la fin de cet épisode. J'espère qu'il vous aura plu, qu'il vous aura donné envie de réagir, d'échanger, de partager. N'hésitez pas à nous suivre et à nous écrire sur les réseaux sociaux de Kering sous le hashtag Women In Motion et à vous rendre sur www.kering.com pour en apprendre davantage sur le programme Women In Motion. On se donne rendez-vous très bientôt pour de nouveaux épisodes consacrés à des femmes actrices du changement.